L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 avril 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	18
Midi.....	64	18
3 P. M.....	64	18
6 P. M.....	62	17

Le Vendredi Saint.

De toute l'année, il n'est pas de jour qui ait un caractère aussi imposant que le Vendredi Saint ; ce jour où le monde chrétien, partout où les lumières de la civilisation ont pénétré, se recueille, médite et prie.

De quelle tristesse ne se sentiront ils pas pénétrés aujourd'hui, les croyants, lorsqu'observant une pieuse coutume, ils visiteront leurs églises, et y verront les tabernacles vides.

C'est aujourd'hui que l'Homme-Dieu, il y a dix-neuf siècles, mourait sur la Croix, cette Croix qui fut un instrument de supplice et que les catholiques iront en foule adorer.

Oui, c'est aujourd'hui que, par la pensée, les chrétiens assisteront au drame douloureux de la Passion qui commença sur la montagne des Oliviers et se termina au Golgotha. Ils se représenteront le Nazaréen trahi et livré au peuple par Judas Iscariote, puis traîné de tribunal en tribunal..., et comment ? comme le plus vulgaire des mécréants, comme le dernier des criminels, lui qui avait vécu au milieu de ce peuple, lui qui lui avait prêché toutes les vertus, qui souvent même, l'avait émerveillé par sa puissance surnaturelle !

On conçoit donc la tristesse qui, en ce jour, s'emparera de tous les cœurs où règne la foi ; on conçoit l'émotion qui étreindra les cœurs de ces chrétiens qui, à trois heures, feront dans les églises le chemin de la croix, voie sanglante dont chaque étape fut si douloureuse, calvaire dont la montée fut si pénible et qui aboutit au gibet où la plus humiliante et la plus torturante des morts attendait l'innocente et auguste victime.

Mais d'être crucifié entre deux scélérats, de sentir sur sa tête le lourd poids d'une couronne d'épines, d'être la risée de tout un peuple n'affligèrent pas autant le Christ que l'ingratitude des hommes ; cette ingratitude qui lui causa sa plus amère, sa plus profonde tristesse qui lui fit verser des larmes de sang ; lui dont la divine bonté à l'heure suprême devait encore une fois se révéler, car c'est en pardonnant ses bourreaux, c'est en implorant pour eux la clémence de son père qu'il exhala le dernier souffle.

Assurément, cette journée sera observée pieusement par les croyants ; et les incroyants, eux-mêmes, ceux qui ont le souci des convenances, apporteront dans leurs actes extérieurs cette réserve, ce respect qu'impose le souvenir de l'événement qui a eu le plus de retentissement, et au récit duquel est consacrée la page la plus attendrissante de l'histoire de l'humanité.

LA LEGENDE

—DU—

Bon Larron.

I.

La foule exigeait une mort vile pour l'imposteur qui se disait roi d'Israël. Elle réclama le supplice de la croix et l'obtint.

Le procurateur, déjà mal en cour, n'osa résister. Il sentait derrière la foule les prêtres, et craignit leurs dénonciations. On pouvait le signaler comme favorisant un rival de l'empereur ; de plus, il ne s'agissait pas d'un citoyen ; Pilate céda, et telle fut la joie du peuple qu'il accepta tout d'une voix la responsabilité du supplice.

Il y avait trois patients, deux voleurs et Jésus de Nazareth. La loi voulait que les condamnés portassent eux-mêmes leur croix jusqu'au lieu de l'exécution ; mais Jésus, étant très faible, laissa tomber la sienne fréquemment, et les soldats, pour en finir plus vite, obligèrent un paysan à la charger sur ses épaules. Une troupe de femmes, voyant passer le doux Galiléen, se lamentaient et maudirent les bourreaux.

Dans le ciel morne, les nuages cuivrés se traînaient difformes comme des monstres de cauchemar, et plusieurs légionnaires qui accompagnaient le cortège par curiosité, trouvant là un mauvais présage, revinrent à Jérusalem. Peu importait aux auxiliaires de l'escorte qui n'avaient pas les dieux de Rome. On marcha dans la poussière de la plaine sèche et ondulée jusqu'à un tertre nu d'où la ville se voyait tout entière.

Ce tertre s'appelait Golgotha. Les trois gibets y furent dressés l'un après l'autre. Les petits vautours fauves, troublés dans leur retraite, décrivaient en l'air de larges cercles, les ailes immobiles, avec un piaulement aigu et rare. Ils vivaient nombreux et repus au milieu des détritus rejetés hors des murs.

Les deux voleurs étaient pâles, leurs flancs palpitaient d'angoisse, et l'atmosphère étouffante, le poids des croix qu'il leur avait fallu apporter, les avaient abattus. Ils demandèrent le breuvage des condamnés.

Jésus semblait ne rien voir autour de lui. Ses regards étaient fixés sur Jérusalem, sur la colline où, tout près de l'enceinte, s'élevait l'ancienne Jébus, la vieille cité de David, et la maison de ce Caïphe qui avait présidé à sa condamnation. Son visage était empreint d'une piété infinie. Il avait les mains libres, sur ses épaules tombaient ses cheveux roux.

On crucifia d'abord les deux voleurs. Ils étaient étourdis par le vin épicé qu'on venait de leur donner et se laissèrent attacher inertes. Jésus songeait toujours. Un soldat lui toucha l'épaule pour l'avertir que son tour arrivait, et celui qui allait mourir leva sa main droite lentement vers Jérusalem.

Les deux suppliciés, que la douleur éveillait, se plaignaient d'une voix sourde. Au loin, le tonnerre grondait, et des souffles chauds venaient du Sud, où l'orage montait vers Bethléem.

II

Sur la croix du milieu le "Roi des Juifs" était cloué entre deux voleurs pour courtisans. Ils blasphémaient. Le sang battait à leurs tempes. Dans les nausées du vertige ils fermaient les yeux croyant sentir sous eux la plaine se dérober et s'enfuir. Ils avaient des soubresauts violents. Petit à petit les os de leurs mains se fendaient, leurs pieds gonflés bleuissaient sous la corde qui coupait leurs chevilles.

Jésus se taisait, la tête penchée sur la poitrine que soulevaient des soupirs profonds. Ses compagnons le croyant presque mort de peur l'insultaient, et celui de droite lui cria :

— Roi d'Israël, tu es bien fier, Parle donc, et appelle Elie, s'il ne te délivre pas il ne descendra peut-être.

Jésus dit un seul mot :

— Matarieh.

Le voleur frémit un instant et s'écria :

—Parle, oh ! parle encore, ta parole fait fuir la souffrance ! Parle ! Comment connais-tu Matarieh, Matarieh si loin d'ici, dans les orangers et les sycomores ?... Parle, car à ta voix mon corps est plus léger, et mon cœur se dilate ! Parle, mes yeux vont pleurer et je tremble, comme j'ai tremblé, comme j'ai pleuré, voilà plus de trente ans, à Matarieh !

Jésus dit :

—Parle, mon fils, parler soulage et console.

Le voleur reprit :

—Qui es-tu ? Près de toi je me sens fort et j'oublie la douleur. Qui es-tu ? Jamais je n'ai entendu ta voix et pourtant elle réveille en moi un écho tendre et lointain, et ces souvenirs, ces échos je les retrouve dans le seul nom de Matarieh. Il rafraîchit mon front brûlant et ma langue desséchée... je ne sais comment t'expliquer cela, je me sens meilleur, une grande paix se répand en moi..

Jésus dit :

—Souviens-toi.

—Je me souviens..... je me souviens.

J'étais jeune et j'avais déjà tué On me cherchait. Je rejoignis une bande de pillards dans le désert, près des fontaines de Moïse. J'avais faim et soif, ils me recueillirent. Depuis Bersabée, je marchais. La mort marchait à mes côtés. Pour payer leur hospitalité, je m'engageai à les aider dans leurs entreprises. J'étais hardi, un jour j'étranglai le chef et je le remplaçai. Comme une troupe de bêtes immondes, nous parcourûmes les plaines des confins d'Egypte, massacrant les faibles, les isolés, dormant sous le ciel clair et remplissant nos outres aux sources qui font vivre les dattiers. C'est une époque lointaine. Hérode régnait déjà en Judée. Tu n'a pas dû connaître ce temps là.

Jésus dit :

—Hérode me craignait.

—Il te craignait !.... Tu n'étais pas né peut être. Hérode était fort, tu n'as pu l'effrayer, tu es pauvre et cependant tu es effrayant.... et si doux ! Tu es pauvre et une majesté formidable t'environne ; tu es pauvre et une puissance surnaturelle se dégage de toi, une splendeur de gloire entoure ton front.... Qui es-tu ? Es-tu roi ?

Jésus dit :

—Mon royaume n'est pas de ce monde.

—Parle encore, je me sens revivre. Quelque chose en moi s'épanouit comme jadis à Matarieh. Ce jour-là je pleurai.... il était si beau et si frêle.... on eût dit un Dieu !

Jésus dit :

—Courage, Disma.

—Disma ! Tu sais mon nom ! Qui es tu ? Les éclairs illuminent ta face, la nature entière semble souffrir de ton supplice, tu me parais gigantesque et terrible.... et cependant tu me rappelles l'enfant de Matarieh. Je le vois encore dormant sur sa mère, dans un des bras du sphinx.

Jésus dit :

—Cette nuit-là le sphinx a pleuré.

—Quoi, tu sais !.... tu sais le prodige ! Moi seul je l'avais vu.... O nuit d'effroi et nuit bienfaisante !.... Depuis le matin nous errions, n'osant nous approcher du lac et des bois de dattiers, mourant de faiblesse. Nous désirions et nous redoutions surtout la rencontre des caravanes, car nous étions connus, haïs et trop épuisés pour combattre. Le soir, nous aperçûmes des ombres qui se hâtaient vers Matarieh. Il y avait un homme, traînant un âne par la bride, et sur l'âne une femme étroitement enveloppée. Chose étrange ! Le vaste soleil descendait derrière les Nil avec un flamboiement inaccoutumé, et les voyageurs semblaient marcher dans de l'or et dans du sang. Ils s'arrêtèrent au pied du petit sphinx qui garde les fontaines La nuit tombait. Nous étions arrivés près d'eux en rampant et nous les épiions ; L'homme entrava son âne, fit du feu et se coucha sur la terre, la femme s'étendit dans un des bras du sphinx. Ils ne se gardaient pas, on eût dit à leur calme qu'ils méprisaient toute précaution. Ils étaient arrêtés sur la lisière du village, à l'extrémité des jardins d'orangers, comme des gens trop misérables pour se payer un gîte, trop fiers pour quêter un abri. Leurs vêtements décolorés et poudreux disaient les nuits sans toit et les marches sans repos. Non loin d'eux, les feux de Matarieh paraissaient les convier ; ils n'y faisaient point attention, et nous, considérant ces gens si pauvres et si grands, cette femme que n'effrayaient ni la solitude ni l'horreur nocturne du désert, cette sérénité plus qu'humaine, nous répétions :

—"Quels sont ceux-là et quelle force les soutient ?

" Une à une les étoiles s'allumèrent. La lune brilla. Ses rayons pâles éclairaient la face de la statue, elle nous parut transfigurée, et une grande crainte nous envahit. Nous crûmes distinguer comme un rayonnement lumineux émanant de la femme et flottant, léger, autour d'elle ; son visage en était baigné. C'était une lueur douce et contenue, mais, par son mystère même, elle effrayait plus qu'un prodige éclatant.

Cependant nous avions faim. Le bât de l'âne devait porter les provisions de route, et il avait été déposé sur le sable, près de nous. Quand s'éteignit le feu du campement, nous nous précipitâmes en hurlant.... L'homme se redressa, et la femme, écartant son manteau, nous montra un tout petit enfant qui dormait.... un tout petit enfant nu.... je le vois encore.... je le vois en te regardant !.... Parle, dis-moi, toi qui m'épouvantes et me soulages pourquoi je le sens encore tout près de moi ! De même qu'aujourd'hui mon corps oublie la souffrance, de même alors, la faim, la misère, tout fut oublié. Je me prosternai.

"La femme s'avançait vers nous....elle nous présentait l'enfant. Il ouvrit les bras sur celle qui le portait et j'ai baisé ses pieds à l'endroit même où le clou s'enfonce dans les tiens....

"....La fraîcheur du matin m'éveilla. Mes compagnons s'étaient enfuis ; le petit enfant avait disparu, un vol de colombes se leva des dattiers avec un grand bruit d'ailes et s'égrena dans la brume du levant ; deux larmes coulaient des yeux du sphinx. Depuis ce temps, les soleils d'été ont trente fois au moins brûlé mon corps, plus de trente fois j'ai vu au loin la neige couvrir la montagne, et je suis resté seul avec un souvenir. Durant les nuits chaudes, quand je m'endormais dans le silence farouche du désert, combien de fois n'est il pas revenu charmer mes rêves, le petit enfant de Matarieh ! J'ai vécu trente ans de la charité des hommes, objet de pitié ou de raillerie, traversant les villages vers le temps des récoltes, et cherchant ma nourriture au milieu des débris rejetés hors des maisons.

" Enfin, des gens m'ont pris, accusé, condamné pour je ne sais quel vol. Plusieurs ont attesté que, jadis, j'avais fait partie d'une bande de malfaiteurs. Cela suffit à me perdre. Je dédaignai de me défendre, attiré vers la mort par une force invincible ; mais quand la cohorte m'eut amené jusqu'ici, quand je me suis trouvé sur cette croix, il m'a semblé que cette force qui me soutenait se retirait de moi.... Je me suis révolté contre la souffrance, et soudain ta voix a retenti, apaisant mes angoisses. Maintenant, le supplice est une délivrance.... je revois le petit enfant.... je l'entends et je vais à lui....

"Quand l'ombre des montagnes s'allongeait sur la plaine, quand au déclin du jour s'élevaient des bruits mystérieux comme des murmures, quand les oiseaux, fatigués, s'abattaient au bord des sources, et qu'un frisson courbait la cime des dattiers, ce frisson c'était son soupir, ces voix mystérieuses son appel, cette ombre sa majesté, et moi, faible et seul, je frappais le sable de mon front en criant :

—Reviens, reviens, petit enfant de Matarieh...."

.....

La nuit tomba, non la nuit sereine et resplendissante, mais des ténèbres soudaines qui s'épandirent sur la Judée comme une menace du ciel contre la terre.

SEXAPHONE.

M. Williams, un Anglais, vient de découvrir le "sexaphone",—qui n'a aucune parenté avec le saxophone.

Un jour, M. Williams remarqua que certains fils d'acier qui se trouvaient placés, chez lui, au-dessus d'un panier d'œufs, s'agitaient dans différentes directions. Poussant plus loin ses observations, il en vint à cette conclusion que les fils d'acier ne bougeaient pas s'ils se trouvaient au dessus d'un œuf stérile. Certains œufs provoquaient chez les fils un mouvement d'avant en arrière, tandis que d'autres causaient un mouvement circulaire. Il fit de longues expériences, et en déduisit que les œufs d'où devait naître un coq provoquaient un mouvement de pendule et que les œufs, d'où devait naître une poule, provoquaient un mouvement circulaire.

M. Williams avait inventé le "découvre sexe", car non seulement les œufs produisaient cet effet sur l'acier, mais que l'on place son sexaphone sur la tête d'un homme, d'une femme ou d'un animal, (fussent-ils complètement dérobés au regard), l'effet se produit immédiatement.

Le soleil, la pluie et l'Europe.

Le pays le plus ensoleillé d'Europe est l'Espagne : 3 000 heures en moyenne de clair soleil par an. Pour l'Italie, c'est déjà moins : 2 300 ; la France en a à peu près le même nombre : 2 200 ; l'Allemagne ne dispose plus que de 1 700 heures. En Angleterre, le pays des brouillards, on compte à peine 1.400 heures de soleil, moitié moins qu'en Espagne.

C'est du reste, l'Angleterre qui possède le record de la pluie en Europe. On relève, sur les hauts plateaux d'Ecosse, une hauteur d'eau de 8.890 millimètres chaque année, et, dans la plaine anglaise, 6,000 millimètres. On compte qu'il y a, à Londres, 178 jours pluvieux par an. Sur le continent, la pluie est plus réservée, heureusement. En Allemagne, les régions les plus mouillées reçoivent au plus 1.290 millimètres. En Alsace, la hauteur d'eau tombée atteint 1,360 millimètres.

Dans les Alpes, c'est le Saint-Bernard qui reçoit le plus de pluie. On y enregistre une pluie annuelle de 2.574 millimètres. En Italie, Milan tient la tête avec 966 millimètres ; à Paris, la moyenne annuelle ne dépasse guère 560 millimètres, le dixième de ce qu'il tombe du côté de Londres.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les habitués de l'Orpheum sont au grand complet à chaque exécution de l'intéressant programme de vaudeville de cette semaine.

Tous les numéros sont fréquemment et bruyamment applaudis.

TULANE.

Le succès de "The Man who Stood Still" dépasse toutes les espérances. Depuis longtemps aucune œuvre n'a autant plu au public que cette charmante comédie. Elle est d'ailleurs rendue avec beaucoup d'entrain par M. Louis Mann et sa troupe.

CRESCENT.

C'est devant des salles bien garnies que Mlle Cecil Spooner joue au Crescent, et l'amusante comédie "The Dancer and the King" fait les délices du public.

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais,

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant tous les trois mois.

Sommaire du fascicule du 1er avril 1909.

Procès verbaux.

M. Lucien Soniat du Fossat [Nécrologie]

Poésies — Ulla.

Poucha-Houmma. [Tragédie par Le Blanc de Vileneuve, publiée en 1814.] (Suite).

INCENDIE.

Hier matin un peu après une heure, un feu a été découvert dans un cottage rue Bourbon entre Bourgogne et Rempart, occupé par Amélia Thomas.

La bâtisse et le contenu ainsi que deux maisons voisines occupées par des gens de couleur, ont été entièrement détruites.

Cinq autres cottages appartenant à Joseph Dobard ont été endommagés.

Les pertes s'élèvent à $2,250.

VOL.

L'avant dernière nuit des voleurs ont pénétrés dans le magasin de Paul E. Claverie et Cie, situé à l'angle des rues Ste-Anne et Decatur, et en ont emporté des vêtements et des bijoux d'une valeur de $183.

L'enquête de la police a demontré que les malfaiteurs étaient entrés dans l'établissement au moyen d'un poteau de téléphone à proximité du balcon.

Le procès de Fabian Bouvy.

Plaquemine, paroisse Iberville, Lne., 8 avril—Comme lors des audiences précédentes il y avait ce matin une foule considérable dans la salle du Tribunal à la reprise du procès de Fabien Bouvy accusé de l'assassinat du professeur Van Ingen.

Mme Van Ingen, veuve du professeur assassiné, est le premier témoin appelé à la barre. Sa déposition, impatiemment attendue, est écoutée dans le plus profond silence.

Mme Van Ingen est en grand deuil. Elle répond d'une voix ferme aux questions qui lui sont posées par l'avocat de district.

Elle déclare que Van Ingen a été tué par Bouvy au moment où il se préparait à ouvrir sa valise pour en tirer une photographie qu'il désirait lui montrer.

Mme Van Ingen affirme énergiquement qu'elle n'a jamais été fiancée avec Bouvy, mais que malgré ses fréquents refus celui-ci continuait néanmoins à la poursuivre de ses assiduités.

Elle ajoute que Bouvy avait fréquemment menacé de la tuer si elle épousait un autre que lui.

La veuve nie énergiquement les propos rapportés hier par le Dr Wilbert, suivants lesquels elle aurait manifesté le désir de pouvoir danser sur le cercueil de Van Ingen.

La déposition de Mme Van Ingen est accablante pour Bouvy qui écoute avec un intérêt intense sa déposition.

Cette déposition se termine à midi puis l'audience est levée jusqu'à 2:30 heures.

A la reprise les plaidoiries commencent immédiatement. C'est M. Hébert, principal défenseur de Bouvy, qui le premier prend la parole. Il cherche à justifier l'acte de son client en déclarant qu'il a été provoqué par la conduite injustifiable de Van Ingen envers la jeune fille qu'il aimait.

M. Hébert termine son éloquent plaidoyer en recommandant au jury de rendre un verdict d'acquittement.

Le district attorney Morrison prend ensuite la parole et prononce un énergique réquisitoire contre Bouvy dont l'acte, dit-il, est inexcusable.

A 5 heures les débats sont clos et le juge Schwing remet le sort de l'accusé entre les mains du jury qui se retire immédiatement pour délibérer.

A une heure avancée de la nuit le jury était toujours en délibérations, et selon toutes probabilités ne rendra son verdict que dans la matinée.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

12.Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 8. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIÈRE PARTIE

LE MOULIN DE PONT-COUVERTE

VIII

(Suite.)

" Elle est partie et je ne l'ai pas revue !

Puis il ajouta avec amertume et sur un ton de reproche :

—Vous disiez, mère Renaud, qu'elle m'aimait !

—Tu es injuste, mon fils. Pouvait-elle ne pas accompagner ses parents, pouvait-elle te faire appeler, pouvait-elle avouer ses sentiments ?

" De mon temps, c'étaient les jeunes gens qui faisaient les avances, et non les jeunes filles.

La Renaude avait raison.

Albert dut le reconnaître....

Cependant il avait passé par de telles émotions, dans cette journée, qu'il ne devait jamais oublier, que son esprit inquiet cherchait des raisons de se tourmenter.

Il pressa la Renaude de questions.

—Vous a-t-elle parlé de moi ?

—Tu n'y penses pas, mon fils, aurait-il été convenable que, devant sa mère, elle me parlât de toi !

—C'est vrai, répondit Albert avec mélancolie.

" Mais était elle triste en vous annonçant son départ ?

—Oui, mon fils, je l'ai trouvée bien triste. En me disant adieu, elle avait des larmes aux yeux.

—Qui sait ? Peut être ses parents ne l'emmènent-ils que pour l'éloigner de moi.

—Je ne le pense pas, répliqua la Renaude.

" Pourquoi les parents de Marthe verraient-ils d'un mauvais œil votre amour naissant ?

" N'es-tu pas pour elle ce que le monde appelle un beau parti ? N'es-tu pas fils unique, aussi riche qu'elle, sinon plus ?

" Pourquoi donc voudraient-ils contrecarrer votre inclination ?

—Ah ! pourquoi ? Sait-on jamais ?

Le doute et la crainte que venait d'exprimer Albert, la Renaude les partageait.

Sans vouloir l'avouer le départ précipité des châtelains de Bellevue l'inquiétait.

Certes, elle n'avait été nullement surprise lorsque mademoiselle Julia était venue la prier de la part de la comtessee de Ribière, de passer au château, et elle s'était empressée de s'y rendre.

On l'avait introduite dans un petit salon du rez-de-chaussée, encombré de meubles et de bibelots, faiblement éclairé par le peu de lumière que laissaient pénétrer les persiennes baissées.

Marthe et sa mère étaient assises, l'une sur un divan, l'autre devant un petit bureau, sur lequel elle écrivait.

Dès qu'elle fut habituée à cette demi-obscurité, la Renaude fut frappée de l'attitude des deux femmes, surtout de Mlle de Boissière qu'elle avait vue la veille fraîche et souriante et qu'elle retrouvait les traits tirés, le visage pâle, comme si elle n'avait pas dormi de la nuit.

—Ma bonne mère Renaud lui avait dit Marthe, avec une émotion qu'elle ne cachait qu'avec peine, vous êtes bien bonne d'être venue. Je ne puis, pour l'instant du moins, finir votre portrait, car nous partons ce soir même. Mais j'ai voulu, avant mon départ, vous remercier de votre complaisance, et n'ayant pas le temps d'aller jusque chez vous, je vous ai fait prier de passer au château.

—Vous partez, mademoiselle ? avait répliqué la Renaude, mais ce ne sera pas pour longtemps, j'espère.

Ce fut madame de Ribière qui répondit :

—Nous ne savons pas. Mon mari a l'intention de voyager, et nous ne pouvons prévoir encore à quelle époque nous reviendrons à Villefranche. Mais ce ne sera certainement pas avant plusieurs mois.

—En tout cas, mère Renaud, avait repris Marthe, je garderai un très bon souvenir des courts instants que j'ai passés chez vous. Vous me ferez plaisir en ne m'oubliant pas.

" Et, tenez, ma mère vous prie d'accepter ceci en souvenir de moi.

Et, devant l'hésitation de la Renaude, qui, toute confuse et croyant qu'on lui offrait de l'argent, ne se pressait pas de prendre ce qu'on lui tendait, Marthe avait ajouté :

—Mais prenez donc, mère Renaud, il n'y a dans cette boîte que des objets sans grande valeur ; un fichu de soie, quelques pralines de chocolat et.... le portrait que je n'ai pas le temps de finir.

La Renaude était très émue.

Il lui avait semblé que la voix de Marthe tremblait en disant ces mots : " le portrait que je n'ai pas eu le temps de finir " et que ces paroles ne s'adressaient point à elle seule.

Elle regarda Marthe dans les yeux :

—Merci bien, mademoiselle, répondit-elle, j'accepte de grand cœur, et je vous dis : Au revoir et non pas adieu, car quoique je sois bien vieille, quelque chose me dit que je vous reverrai, et que vous achèverez mon portrait, sous le figuier du puits !

Et vivement la Renaude avait saisi la main de Marthe qu'elle avait portée à ses lèvres.

Elle avait senti cette main trembler, et ce frémissement qu'elle se rappelait encore, l'avait convaincue qu'elle ne s'était pas trompée.

Marthe l'avait accompagnée jusqu'à la porte du salon. Là, prenant congé, elle dit d'une voix émue :

—Encore une fois, merci et adieu, mère Renaud.

Mais la vieille femme, courbée par l'âge et par l'émotion, et se baissant encore pour saluer, avait répondu tout bas :

—Au revoir et non pas adieu, mademoiselle !

Et elle était partie, traversant le grand vestibule, escortée par un domestique qui lui avait ouvert la porte.

.....

Maintenant, en présence d'Albert qui, la bouche suspendue à ses lèvres, avait écouté sans mot dire le récit de sa visite au château, la Renaude ne savait plus que penser.

Pourquoi les de Ribière étaient-ils partis si précipitamment ? La veille encore, il n'était pas question de départ.

Marthe, au contraire avait parlé de revenir le lendemain. Et à cette heure elle avait déjà pris place dans le train qui devait l'emporter à toute vitesse qui sait où ? en tout cas loin de Villefranche.

—Elle ne vous a même pas dit où elle allait ! fit remarquer Albert avec une tristesse infinie, lorsque la Renaude eut achevé son récit ; et tout ce que je sais, c'est qu'elle est partie pour longtemps, peut-être pour toujours !

Mais déjà la Renaude s'était levée, et s'étant approchée du vieux bahut, y avait pris une boîte d'où elle avait tiré l'objet qu'elle tendit ensuite à Albert :

—Il y a deux jours, tu as prié mademoiselle Boissière de te donner le portrait qu'elle était en train de crayonner.

" Ce portrait, le voici.

" Marthe te le fait parvenir par mon entremise ; j'ai bien compris son regard, et suis certaine de lui obéir en te le donnant. Prends-le, mon fils, et qu'il te soit un gage de son amitié et de son amour.

Albert prit le portrait et le regarda longuement, religieusement, sans rien dire.

Il évoquait en lui des souvenirs à la fois très doux et bien tristes.

Le sort de son amour lui paraissait lié au sort de ce portrait. Marthe l'avait laissé inachevé : reviendrait-elle un jour le terminer sous le figuier, auprès du puits, là où elle l'avait commencé, là où leur amour avait pris naissance ?

La Renaude qui avait regagné sa place, sous le manteau de la cheminée, devina son inquiétude et ses pensées. Or, elle-même après un moment de trouble et d'hésitation, avait retrouvé toute sa confiance. Elle pensait :

—Rien ne peut séparer ici-bas ceux qui s'aiment, et l'amour triomphe toujours.

Elle essaya donc de lui communiquer sa foi imperturbable et elle versa le baume de l'espérance sur la plaie saignante de son cœur.

Comme autrefois lorsqu'il était enfant et qu'il écoutait ravi et charmé, les récits qui enchantaient son imagination, Albert était assis auprès d'elle, et il écoutait la vieille et douce voix qui, tour à tour, le grondait et le réconfortait.

Elle lui disait :

—Sois patient et si les événements ne marchent pas d'abord